FRC 27209 2
Case FRC 23667

CONVENTION NATIONALE.

# COMPTE RENDU
## A LA
# CONVENTION NATIONALE

Par le C. PHILIPPEAUX, l'un de ses membres,

*Député-commissaire dans les départemens du centre & de l'ouest* (1).

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

## PREMIÈRE PARTIE.

UNE nuée de vautours à figure humaine, dirigée par des serpens monstrueux, dignes satellites du vieux Lucifer qui règne à Rome, avoit déja porté la désolation dans cinq départemens du sud-oueſt, & menaçoit du même sort toute la ci-devant Bretagne. La ville de

(1) Ce compte n'étant que l'extrait de ma correspondance avec le comité de salut public, j'ai cru devoir lui conserver la forme d'un journal, d'autant plus que, pressé par les événemens et les devoirs impérieux de ma mission, je n'ai ni le temps ni les moyens de faire un autre travail. Je repars pour la Vendée; je consacrerai mes premiers instans à achever ce compte, où de grandes vérités encore seront révélées avec toute la franchise d'un républicain qui ne veut ni caresser ni ménager personne, mais immoler tous les égoïstes et les prévaricateurs sur l'autel de la Patrie.



THE NEWBERRY LIBRARY

Nantes, après l'invaſion de Saumur & d'Angers, ſe trouvoit inveſtie; & toutes les horreurs ſe diſpoſoient contre elle. Tiraillée entre l'amour de la patrie, les intrigues d'une faction atroce qui veut bouleverſer la France, & la crainte d'être dévaſtée par les brigands, elle députa quatre commiſſaires auprès du ſénat, pour lui peindre l'état alarmant de cette ville fameuſe, & le conjurer de venir à ſon ſecours. La Convention, partageant les anxiétés de Nantes, décréta, le 24 juin dernier, que quatre de ſes membres iroient parcourir les départemens du centre & de l'oueſt, pour y ſolliciter des renforts auxiliaires contre les brigands de la Vendée, & ſe concerter tant avec les autres commiſſaires qu'avec les généraux, ſur les moyens de terminer cette guerre affreuſe.

Ces quatre commiſſaires furent les citoyens Meaulle, Foucher de (Nantes), Eſnue-Lavallée, & moi. Il falloit peu délibérer & agir beaucoup: nous convînmes de nous partager en quatre ſections, pour agir tous à-la-fois dans les diviſions départementales qui furent aſſignées à chacun de nous; & pour que les miſſionnaires de Nantes fuſſent témoins de notre zèle à ſeconder leurs vues, nous arrêtâmes que l'un d'eux accompagneroit chaque repréſentant, & concourroit avec lui au plus grand ſuccès de la miſſion commune. Je me rendis le 26 à Verſailles, accompagné du citoyen Chaux, brave & loyal républicain. Nous crûmes qu'une démarche fraternelle auprès des adminiſtrateurs devoit précéder tout acte oſtenſible: tous les eſprits volèrent en quelque ſorte au-devant de nos demandes. Le département de Seine-&-Oiſe n'eſt comparable qu'à lui-même pour le civiſme & les talens. Il y eut, le lendemain, une ſéance ſolemnelle des trois corps adminiſtratifs; elle offrit le plus beau ſpectacle à l'homme ſenſible. Un petit diſcours que je prononçai cauſa la plus vive émotion ſur

laſſemblée : je vis couler les larmes précieuſes de l'anxiété républicaine; tous les cœurs paroiſſoient être d'intelligence pour offrir à la patrie des ſecours efficaces, & applanir les difficultés. Ce département avoit déja fourni ſeize bataillons, tant aux frontières qu'à la Vendée; la levée d'un nouveau bataillon d'infanterie, d'un eſcadron de cavalerie, leur formation, armement & équipement ſous huitaine, le ſupplément de ſolde néceſſité par le prix exceſſif des premiers beſoins, les ſecours dus aux familles néceſſiteuſes de chaque volontaire, tout cela fut réglé dans la même ſéance. Les adminiſtrateurs, imitant l'exemple de ceux de l'Hérault, avoient mis la bourſe des riches en réquiſition juſqu'à concurrence de 3,500,000 liv., pour ſubvenir aux dépenſes extraordinaires de ce genre; quelques égoïſtes réclamoient, ſous prétexte qu'en cumulant ce tribut avec l'emprunt forcé d'un milliard, il y auroit double emploi : mais, d'un côté, la taxe de guerre portoit ſur toutes les fortunes ſupérieures à 1500 liv. de revenu, tandis que l'emprunt d'un milliard n'atteint que celles de 6 & 10,000 liv.; de l'autre, on devoit mettre la taxe de guerre dans une claſſe particulière & diſtincte. Dans les conjonctures périlleuſes où nous ſommes, la patrie, ſemblable à une citadelle aſſiégée, invoque le ſecours de tous ſes enfans : s'ils ne paient pas de leur perſonne, ils doivent payer au moins de leurs bourſes : une partie légère de leur aiſance ſeroit-elle donc moins précieuſe que le ſang & la vie du volontaire, dont il fait le ſacrifice pour ſauver les propriétés & la perſonne du riche qui attend avec nonchalance l'iſſue des événemens? Ainſi, nous rejetâmes la chicane indiſcrète des réclamans.

Heureuſe contrée, qui ne rappelle ſes ſacrifices au ſalut public que pour en faire de nouveaux! C'eſt dans ce département que réſidoit la groſſe & vilaine bête

qu'on appeloit roi. Verſailles, qui ne vivoit que du luxe & des prodigalités de la cour, a plus ſouffert de la révolution qu'aucune autre ville; mais le souvenir d'un roi la fait friſſonner d'horreur, elle chérit la liberté, elle exècre la faction des hommes d'état qui veulent déchirer la France, & ſon regret le plus amer eſt d'avoir porté à la Convention le perfide Gorſas.

Nous étions le 28 à Chartres: nous y trouvâmes un directoire auſſi bon montagnard que celui de Verſailles. L'aſſemblée générale des trois corps adminiſtratifs fut convoquée pour le lendemain. L'auditoire étoit immenſe. Un membre obſerva que le comité de ſalut public lui avoit annoncé des moyens victorieux pour finir la guerre de la Vendée, & qu'ainſi toute levée nouvelle étoit inutile. Je répondis que ces moyens victorieux réſidoient dans le civiſme & le dévouement des républicains, ſur leſquels on doit compter quand la patrie ſouffre; qu'apathiques au ſein de leurs foyers, ils y ſeroient ruinés & maſſacrés en détail, tandis qu'en agiſſant en maſſe, ſous la protection d'une armée puiſſante, ils forçoient la victoire. J'inſiſtai vigoureuſement ſur cette idée, & elle produiſit ſon effet. Quoiqu'on fût à la veille de la récolte, & que dans un pays auſſi agricole que la ci-devant Beauce, tous les bras fuſſent néceſſaires au travail des champs, nous obtînmes un bataillon & de la cavalerie. Les citoyens ſentirent que l'ennemi feroit lui-même leur moiſſon, ſi, faute de réſiſtance, il pénétroit dans leurs foyers, & que le plus preſſant étoit de voler à ſa rencontre.

Nous crûmes que notre miſſion ne ſe bornoit pas à obtenir des bataillons, mais qu'il falloit auſſi éclairer le public ſur le caractère des derniers événemens qui ont ſauvé la liberté en France. Nous démontrâmes la perfidie des intrigans qui avoient creuſé notre abyme juſqu'à l'époque du 31 mai, leur marche déloyale tou-

jours combinée avec celle de nos ennemis extérieurs & intérieurs, l'état affreux où ils avoient réduit la Convention juſqu'au moment de leur chûte, ſon attitude ſublime depuis cette époque ſalutaire. Nous étions dans la patrie des Briſſot, Pétion & le Sage, dans le département qui avoit député deux autres conſpirateurs fugitifs, & au milieu de leurs familles; cependant mon diſcours fut vivement applaudi, & ſon impreſſion unanimement arrêtée par les trois corps adminiſtratifs, pour ſervir de ſanal à tous les citoyens d'Eure-&-Loir.

Le ſoir nous nous rendîmes à la ſociété populaire, où des milliers de ſans-culottes nous reçurent à bras ouverts. Nous électrisâmes les cœurs du feu divin de la patrie, dont les nôtres étoient embraſé. La conſtitution, que nous avions remiſe au département, & que nous apportions à la ſociété, nous fourniſſoit une vaſte carrière. Tous les bras furent levés au ciel pour bénir les légiſlateurs généreux qui, après avoir jeté la première baſe républicaine par l'arrêt de mort du tyran, avoient oppoſé un courage inflexible aux efforts aſtucieux de la ligue des traîtres, avoient triomphé de leurs manœuvres, & procuré au peuple cette conſtitution admirable, chef-d'œuvre de ſageſſe & de philanthropie. Nous ſortîmes du lieu de la ſéance pour faire une proceſſion civique dans toute la ville. L'hymne des enfans de Marſeille, chanté avec tranſport dans les quartiers ariſtocratiques, purifioit l'air de ces régions infectes; & la ſtrophe, *Amour ſacré de la patrie*, entonnée au pied de chaque arbre de la liberté, faiſoit treſſaillir tous les cœurs patriotes. Pendant la marche, nous étions accablés de l'enthouſiaſme populaire; juſqu'aux femmes & aux enfans ſe preſſoient autour de nous pour embraſſer nos vêtemens quand ils ne pouvoient atteindre nos perſonnes: c'étoit le ſpectacle le plus attendriſſant pour les ames qui ont conſervé le cachet de la nature. Il étoit

minuit quand nous pûmes nous ſouſtraire à l'empreſſement général, pour monter en voiture & pourſuivre notre miſſion dans les autres contrées.

Le lendemain nous rencontrâmes, à Nogent-le-Rotrou, pluſieurs voitures de priſonniers faits ſur l armée *anti-chrétienne*. Ces hommes avoient un regard ſiniſtre & farouche ; la divinité infernale qu'on leur fait ſervir ſembloit être empreinte ſur leurs phyſionomies. Je voulus parler à pluſieurs ; mais l'animal le plus brut eſt raiſonnable en comparaiſon de ces infortunés. J'eus l'ame oppreſſée en réfléchiſſant qu'ils étoient doublement victimes de la ſcélérateſſe de leurs prêtres, & qu'avec une bonne inſtruction publique on eût fait de ces tigres des hommes intéreſſans.

Je fis convoquer la ſociété populaire pour me rendre dans ſon ſein ; car c'eſt là qu'un repréſentant du peuple doit être jaloux de ſe confondre avec les enfans privilégiés de la patrie. Nous y trouvâmes un concours immenſe qui béniſſoit les ſauveurs de la République : je leur peignis ſes dangers & ſes reſſources. Dans la ſituation où nous laiſsâmes les eſprits, mille hommes au moins de ce ſeul diſtrict nous euſſent ſuivis s'ils avoient eu des armes. Nous inſtruisîmes le département d'Eure-&-Loir des reſſources qu'il trouveroit dans cette contrée.

J'appris qu une lettre inſidieuſe avoit été envoyée au directoire de cette ville par un diſtrict de la Sarthe, pour ſoulever les eſprits contre la Convention. Après avoir vérifié le fait, nous prîmes, en paſſant à la Ferté-Bernard, une copie de cette lettre, qui renchériſſoit ſur les libelles du Calvados : elle ſortoit du département de la Sarthe. Nous arrivâmes au Mans à une heure du matin.

A ſept heures je fis prévenir le préſident de l'adminiſtration que nous devions nous y rendre ; elle avoit

convoqué dans ſon ſein des députations de tous les diſtricts & ſociétés populaires, pour délibérer *ſur la ſituation politique du gouvernement*: tels étoient les termes d'une proclamation où tous les anathêmes étoient lancés contre les *anarchiſtes*, les *factieux*, les *agitateurs*. Je ne veux caractériſer ni le but de cette proclamation ni les actes arbitraires qui l'avoient ſuivie, parce que nous fûmes aſſez heureux pour faire tout rentrer dans l'ordre avant notre départ, & qu'il ne faut pas réveiller des ſouvenirs pénibles.

Arrivés au lieu des ſéances de l'aſſemblée générale, dont l'auditoire étoit immenſe, je prononçai un diſcours véhément ſur les conjonctures où nous nous trouvions; je démontrai avec force qu'au lieu de ſervir les intrigans pervers qui veulent déchirer la République, il falloit une grande harmonie de ſentimens & de volontés contre l'ennemi commun, qui étoit à nos portes. Après avoir pris une attitude ſévère, comme organe de la Convention, je dépoſai le caractère d'homme public pour prendre celui d'un frère & d'un négociateur de paix. La ſociété populaire étoit venue réclamer contre pluſieurs actes d'oppreſſion qui mettoient la liberté en péril; on lui faiſoit des réponſes amères: les deux partis s'aigriſſoient de plus en plus; leur haine étoit auſſi prononcée qu'entre les deux côtés de la Convention; de part & d'autre on ſoupiroit après la vengeance, une légère étincelle pouvoit allumer l'incendie. Cette première ſéance, fort orageuſe, dura juſqu'à minuit. Je me rendis de ſuite à la ſociété populaire, qui m'attendoit: la plus entière confiance & la plus tendre affection m'y avoient précédé. Là, au milieu de mes frères, n'étant plus entouré de piéges, mon ame pouvoit nager dans ſon élément primitif. Je tins à ces braves amis le langage qui convenoit aux circonſtances; je rejetai ſur les paſſions cruelles qui aveuglent la vertu même,

dans un moment de criſe révolutionnaire, les griefs dont leurs cœurs étoient ulcérés. J'euſſe regardé comme un crime de refroidir leur énergie ; mais je les conjurai de faire à un traité de paix, s'il m'étoit poſſible d'y parvenir, tous les ſacrifices que des hommes généreux devoient à la grande conſidération du ſalut public. Le ton des réponſes me fit juger que je pouvois aller en avant. A ſept heures du matin le département reprit ſa ſéance ſolemnelle, & j'y pourſuivis ma négociation ; je fis mouvoir tous les reſſorts qui peuvent agrandir les ames & leur faire abjurer toute paſſion odieuſe. Il falloit des ménagemens extrêmes pour que l'amour-propre d'aucun parti ne conſpirât pas en ſecret contre mes efforts, & pour neutraliſer la malveillance de quelques individus : celle-ci m'oppoſa une lutte ſérieuſe ; mais comme la maſſe étoit bonne, j'obtins enfin la victoire ; non-ſeulement la réconciliation fut complète, & tous les fermens d'aigreur étouffés ; mais ce triomphe en produiſit un autre non moins précieux dans la levée de deux nouveaux bataillons & de deux eſcadrons pour renforcer l'armée de l'oueſt. Pluſieurs obſtacles ſe préſentoient ; celui du défaut d'armes fut applani par la reſſource proviſoire des fuſils de chaſſe, qu'on réſolut de prendre dans tous les endroits, & la promeſſe à chaque volontaire qui apporteroit un fuſil à l'adminiſtration de lui en payer la valeur. Quant au ſupplément de ſolde & aux ſecours dus aux familles indigentes, je propoſai d'y pourvoir en imitant la conduite de l'Hérault & de Verſailles, touchant la bourſe des riches. Quoiqu'étranger à cette claſſe, je n'offris pas moins de contribuer juſqu'au tiers de mon traitement, ſi l'adminiſtration adoptoit cette propoſition, & la meſure fut arrêtée. Une ſimple invitation aux patriotes eût attiré beaucoup d'offrandes civiques, car ceux-ci ne calculent jamais avec la patrie ; mais l'inſouciant ou l'ariſtocrate n'euſſent fait que tourner en

dériſion ce dévouement généreux, en gardant leur or pour les ennemis. Il falloit les atteindre par une réquiſition forcée, & les intéreſſer pour la première fois au ſalut public, en les ſauvant eux-mêmes paternellement des déſaſtres qu'ils ſubiroient ſi l'emploi d'une partie de leur aiſance ne garantiſſoit tout le reſte de la cupidité des brigands. Les autres difficultés furent levées avant de terminer la ſéance.

Nous partîmes en grand cortége de l'hôtel du département, où une députation de la ſociété populaire étoit venue donner le ſignal de paix; & faiſant une *proceſſion* ſolemnelle juſqu'à la place publique, nous arrivâmes à l'arbre de la liberté, ayant autour de nous près de vingt mille ames réunies juſques ſur les toits : là, je prononçai cette formule de ſerment, après un diſcours laconique & fraternel :

« Jurons tous, citoyens, devant ce ſigne auguſte de notre *réſurrection*, d'étouffer les reſſentimens & les haines dans l'amour commun de la patrie; de réunir nos ſentimens & nos volontés vers le but eſſentiel; d'affermir la liberté, l'égalité, la République une & indiviſible. Reſpect à la Convention nationale, centre néceſſaire de tous les vœux, & notre ſeul moyen de ſalut; anathême aux fédéraliſtes & aux tyrans de toute eſpèce; exécration aux machinateurs qui veulent nous diviſer pour nous détruire l'un par l'autre. Jurons de reſpecter les droits de l'homme, les lois & les propriétés; d'obéir aux autorités légitimes; de nous preſſer les uns contre les autres pour écraſer l'ennemi commun, qui nous prépare des fers; de rendre la liberté triomphante, ou de nous enſevelir tous ſous les ruines de la République ».

Un cri général répéta ce ſerment ſolemnel avec la plus touchante effuſion; les cœurs étoient profondement émus: c'étoit un moment délicieux pour le philanthrope.

Nous nous rendîmes enſuite, chantant l'hymne des Marſeillais, à la ſéance du club, dont le local, quoique vaſte, put contenir à peine la moitié du cortége. Dans ce temple de la franchiſe & de la loyauté républicaine, les ames achevèrent de ſe confondre; les proſcrits de part & d'autre, ennemis implacables quelques heures avant, ſe donnèrent l'accolade fraternelle; & les derniers veſtiges du ſchiſme furent anéantis. Cette ſéance fut majeſtueuſe & attendriſſante; elle dura juſqu'à minuit, que nous nous arrachâmes aux embraſſemens & à l'alégreſſe générale, pour nous rendre incontinent à Tours; car nous comptions les minutes dans la criſe inquiétante où ſe trouvoit la choſe publique.

J'enverrai par un autre courier le tableau de nos opérations & de nos remarques dans les départemens d'Indre-&-Loire, de la Vienne, des Deux-Sèvres, de la Charente, de la Haute-Vienne, de l'Indre, &c. Nous nous ſommes convaincus par-tout que l'eſprit du peuple eſt excellent, & qu'il n'a beſoin que d'une bonne direction pour être à la hauteur des circonſtances.

*Tours, le 22 juillet.* L'échec malheureux que nous venons d'éprouver après deux victoires, eſt dû à pluſieurs cauſes, dont la principale eſt le défaut d'enſemble dans les meſures, & la lâcheté d'un grand nombre d'hommes à épaulettes, qui ont donné le ſignal de la déroute. Il eſt inoui que le mouvement de la grande armée de Tours n'eût pas été combiné avec celui de l'armée de Niort, qui n'a été inſtruite que trois jours après, & de ſa marche, & de ſa déroute. On m'aſſuroit cependant, lorſque j'arrivai à Tours le 18, que le plan de campagne avoit été concerté entre les généraux de toutes les colonnes. Accablé d'affaires, que les circonſtances multiplient, je ſuis forcé de remettre les détails, qui d'ailleurs ne ſont pas encore parfaitement connus. Une grande partie de l'armée s'eſt repliée à Chinon:

le mal n'eſt pas auſſi grand qu'on l'avoit débité d'abord; nous ſommes ſeulement retardés de trois ſemaines, pendant leſquelles il faudra purger l'armée d'un grand nombre de lâches & de ſcélérats qui s'y trouvent.

## SECONDE PARTIE.

Notre miſſion ſe trouvoit remplie d'une manière ſatisfaiſante dans trois départemens; nous devions paſſer de la Sarthe dans Loir-&-Cher : mais notre inquiétude ſur les dangers de Nantes, augmentée par le rapport du courier de la malle, qui nous fit voir que cette ville étoit cernée depuis la Loire juſqu'au-delà du chemin de Vannes, nous fit prendre celui de Tours pour preſſer le départ de l'armée qui devoit ſecourir les Nantais. Avant de quitter le Mans, je fis mettre en liberté un patriote de Mamers, que les Buzotins faiſoient gémir dans les cachots, & j'expédiai en même temps l'ordre de traduire à la barre le procureur-ſyndic du diſtrict de Mamers, qui non-ſeulement avoit diſtribué une proclamation incendiaire & ſéditieuſe, mais s'étoit rendu à l'aſſemblée fédéraliſte du département de l'Orne, pour faire hommage de ſon diſtrict aux conjurés.

Arrivés à Tours dans la matinée du 3 juillet, nous apprîmes que preſque toute l'armée étoit deſcendue la Loire juſqu'à Saumur, que les brigands venoient d'évacuer. Nous nous rendîmes à la commiſſion centrale, qu'un démêlé fâcheux avec le département d'Indre-&-Loire occupoit dans ce moment. Le général Menou ſurvint quelques minutes après, portant en écharpe la main qu'il avoit eu fracaſſée lors de la déroute de Saumur. La commiſſion arrêta que, l'armée ne pouvant agir qu'en conſéquence des ordres du général en chef, mon camarade & moi irions le joindre à Niort pour preſſer ſa détermination. Nous partîmes dans la nuit du 3 au 4, & rencontrâmes, entre Poitiers & Niort, après une

marche de quarante lieues, le général Biron, qui ſe rendoit à Saumur pour commander l'armée en perſonne. Je fis arrêter ſes équipages; & après une demi-heure de conférence en plain champ, je pris de Biron, que je voyois pour la première fois, une opinion aſſez favorable. Si cinq à ſix mille hommes ſeulement de l'armée de Tours veulent ſe battre, me dit-il, je réponds de vaincre & de finir la guerre. Je croyois que l'armée de Niort pourroit battre le flanc des colonnes ennemies, pendant que celle de Tours tomberoit ſur leurs derrières & que la diviſion de Nantes les attaqueroit de front, de ſorte qu'en moins de quinze jours cette race de brigands pourroit être complétement anéantie; mais tous mes calculs échouèrent quand le général nous aſſura qu'il y avoit à Niort neuf mille hommes, dont trois ſeulement de troupes effectives à peine ſuffiſantes pour défendre cette digue précieuſe de la Rochelle & de Rochefort. Mon collègue Gaſparin, qui revenoit de Niort avec le général, a dû rendre compte de ces faits au comité de ſalut public, qui l'avoit chargé de leur vérification.

Dans cet état des choſes, nous crûmes devoir continuer notre miſſion principale, & rétrograder vers Poitiers. Nous vîmes les adminiſtrateurs, qui nous dirent que vingt mille hommes de leur département s'étoient levés pour ſe porter en maſſe contre les brigands; qu'on les avoit congédiés d'une manière odieuſe, & que cette circonſtance, jointe aux approches de la moiſſon, rendoit une nouvelle levée d'hommes extrêmement difficile. Nous sûmes qu'environ mille hommes de contingens requis étoient cantonnés dans pluſieurs diſtricts, & il nous parut que mettre ce renfort en activité immédiate, étoit ce qu'il y avoit de mieux à faire. Le défaut d'armes ſe faiſoit ſentir dans ce département comme dans tous les autres; il n'y reſtoit que cinq à

ſix cents fuſils défectueux, pour la réparation deſquels un attelier de fourbiſſeurs ſe trouvoit établi. L'adminiſtration demandoit qu'on y joignît une partie des armes rebutées du magaſin de Maubeuge, qui avoient été portées à Niort : nous lui promîmes d'appuyer ſa demande ; mais il nous a été démontré depuis qu'elle avoit trop d'inconvéniens, & qu'il étoit plus opportun de ne pas dégarnir le trop foible arſenal de Niort. En conſéquence nous nous ſommes bornés à requérir un nombre d'hommes d'élite proportionné à celui des armes que le département de la Vienne pourroit réunir ; car il eſt plus onéreux qu'utile de raſſembler en corps d'armée une maſſe de citoyens qui, ne pouvant ni manœuvrer, ni marcher à l'ennemi, faute de fuſils, ne ſervent qu'à conſommer les proviſions & favoriſer le déſordre.

Nous étions avec de braves ſans-culottes, membres de la ſociété populaire que nous allions faire aſſembler, ainſi que les trois corps adminiſtratifs, pour opérer, comme dans le département de la Sarthe, un grand mouvement de réunion & d'efforts généreux, quand nous apprîmes que le corps de Weſtermann, vainqueur à Châtillon la ſurveille, venoit d'être mis en pleine déroute, & que Niort, avec une garniſon foible, couroit des dangers : l'ennemi, ajoutoit-on, eſt déja à Saint-Maixent. Cette nouvelle nous pénétra de douleur ; nous prîmes la route de Niort pour voir de près la mouſtache des brigands. Arrivés à Saint-Maixent, une partie des débris de l'armée nous confirma l'échec malheureux qu'elle venoit d'éprouver ; Bourdon & Goupilleau, qui s'y étoient rendus de Niort, montoient à cheval avec Chalbos, pour arrêter les progrès de ce déſaſtre. J'offris de les accompagner ; ils trouvèrent plus convenable de nous faire continuer la route de Niort. A deux lieues de cette ville, nous trouvâmes un jeune officier giſant & accablé d'un ſommeil léthargique. Nous lui fîmes

reprendre ſes ſens avec beaucoup de peine, & le tranſportâmes dans notre voiture juſqu'à Niort; il nous donna des détails ſur la défaite de Châtillon, où il s'étoit trouvé comme capitaine dans le treizième bataillon d'Orléans. Aucun officier ſupérieur, & Weſtermann lui-même, n'étoit à ſon poſte. Lorſque la légion fut attaquée, il y régnoit la plus grande négligence; aucune garde-avancée pour reconnoître l'ennemi & ſonner l'alarme: une décharge à mitraille, qui cribla nos frères, fut le premier ſignal de leur approche. Nos canons ſe trouvoient dans un enfoncement très-bas, d'où il étoit preſque impoſſible d'en faire uſage; & les bataillons, épars lors de la ſurpriſe, hors d'état de ſe rallier, furent aſſaſſinés d'une manière cruelle. Quand Weſtermann ſurvint, il dirigea la retraite de manière que ſa cavalerie ſe trouvoit à l'avant-garde, au lieu de protéger celle de l'infanterie, qui acheva d'être accablée par cette évolution perfide. Tel fut le récit du jeune homme, qui, bleſſé dans l'action où ſon cheval avoit été tué ſous lui, ne s'étoit ſouſtrait à la mort, après avoir vu maſſacrer toute ſa compagnie, qu'en ſe ſauvant derrière un cavalier de la légion.

Notre premier ſoin, en arrivant à Niort, fut de viſiter tous ſes moyens de défenſe. En hommes, il n'y avoit ſtrictement que ce que Biron nous avoit atteſté: trois mille combattans sûrs, trois mille citoyens requis, & trois mille autres environ ſans armes. Boulard étoit, avec un autre corps de huit à dix mille hommes, entre les Sables & Machecoul; mais deux bataillons de la Gironde, ſéduits par la ligue des fédéraliſtes, venoient de quitter leur poſte. L'arſenal contenoit quatre à cinq mille vieux fuſils de Maubeuge, qu'on s'occupoit de réparer dans pluſieurs atteliers; mais on ne pouvoit en mettre qu'une cinquantaine en état par jour. Les armuriers de Poitiers & d'Angoulême furent requis de venir

accroître le nombre des travailleurs. De bonnes murailles, & des redoutes bien disposées, protégeoient l'enceinte de la ville. Le citoyen Mascort, colonel d'artillerie & de marine, n'avoit négligé aucune précaution: son zèle & son esprit d'ordre se montroient dans les plus minces détails. L'hôpital militaire, établi par les soins de mon collègue Augui, est un des mieux ordonnés de la République; tous les secours volent au-devant des besoins dans cet asyle de la douleur, & l'humanité est satisfaite. Malheureusement l'état de l'armée, graces à l'insouciance des chefs, offroit un tableau peu flatteur; j'en fis l'observation à mon collègue Augui, qui, restant à Niort, se chargea d'y remédier.

Des rapports sûrs nous ayant appris que l'ennemi ne faisoit aucun mouvement contre cette ville, nous la quittâmes, dans la nuit du 7 au 8, pour suivre notre mission principale : nous vîmes, en passant à Saint-Jean-d'Angely, le magasin à poudre; établissement précieux, qui, avec la fonderie de Ruelle, mérite la plus haute protection.

Nous arrivâmes à Angoulême dans la nuit du 8 au 9. Le département de la Charente est un des meilleurs de la République; déja il avoit fourni vingt-six bataillons, quoique foiblement peuplé : cependant, aux cris de la patrie en danger, l'administration fit partir sept cents hommes de Ruffec pour Niort; &, d'après nos exhortations pressantes, elle arrêta la levée d'un autre bataillon, qui se formeroit, dans le chef-lieu, aux exercices militaires, pour marcher au premier signal. Nous nous rendîmes de la séance solemnelle à la société populaire, dont l'auditoire étoit nombreux; j'électrisai les cœurs par un discours analogue aux circonstances. Les voûtes retentirent des bénédictions qu'ils adressoient à la montagne, sur-tout lorsque je déposai l'acte constitutionnel. Nous sortîmes en grand cortége du lieu de la séance,

chantant l'hymne des Marſeillais, & nous rendîmes en proceſſion ſur une eſplanade ſuperbe, où les républicains firent entendre leurs accens ſublimes autour de l'arbre de la liberté.

Nous partîmes, dans la nuit du 9 au 10, pour nous rendre à Limoges, chef-lieu du département de la Haute-Vienne. L'âpreté des ſites & l'idiôme inintelligible des habitans ſembloient nous avoir tranſportés dans une région étrangère. L'accueil des adminiſtrateurs, dans les conférences préalables, eut trop de froideur & de dignité. Nous demandâmes une aſſemblée ſolemnelle des trois corps pour le lendemain : j'eus de la peine à y échauffer les cœurs ; on reſta muet pendant quelques ſecondes, après un diſcours qui devoit produire une forte émotion. Le maire ne rompit ce ſilence affligeant que pour nous dire qu'un épuiſement abſolu ne permettoit pas d'eſpérer aucun ſecours dans cette contrée. Cette réponſe exaſpéra ma verve républicaine, & j'y oppoſai des tableaux ſi brûlans, que les ames s'élevèrent enfin à la hauteur où elles devoient être : la tranſition fut auſſi étonnante que celle du pôle glacial à la zône torride. Je profitai de ce premier ſuccès pour faire arrêter incontinent les meſures d'exécution ; chacun s'empreſſa de mettre la main à l'œuvre : les difficultés furent applanies par les mêmes procédés qu'à Verſailles & au Mans ſur la bourſe du riche, par un tocſin de commiſſaires dans les diſtricts, & tous les autres moyens propres à réunir, dans le plus bref délai, un bataillon de braves réſolus de vaincre. Le défaut d'armes nous arrêtoit comme dans les autres contrées : il fut convenu que chaque dépoſitaire d'un fuſil ſeroit preſſé d'en faire uſage contre les brigands, ou de le dépoſer à l'un des volontaires qui alloit ſauver ce qu'il a de plus cher.

Le bruit s'étoit répandu qu'une force armée de la Gironde

Gironde étoit en marche contre les Parisiens, & qu'elle alloit passer par Limoges; cette nouvelle avoit précipité notre marche dans cette ville, pour arrêter les desseins sacriléges de cette légion, si toute pudeur & tout sentiment civique n'étoient pas éteints chez elle, & l'entraîner avec nous pour vaincre les brigands de la Vendée, au lieu de seconder leurs attentats parricides. Je rapprochai à cette occasion toutes les perfidies de la faction odieuse qui eût englouti la république dans l'abyme sans l'explosion salutaire du 31 mai. Je réussis tellement à convaincre les trois corps, irrésolus une heure auparavant, qu'ils arrêtèrent l'impression de mon discours pour fixer l'opinion publique de leurs administrés.

La plupart des membres de la société étoient témoins de ces grands résultats, qu'ils applaudirent avec transport. J'avois demandé une séance extraordinaire du club, pour les fortifier dans les bons principes; mais on m'observa que l'auditoire seroit le même qu'à la séance du matin, parce que chacun étoit livré à ses travaux, & que les assemblées plus nombreuses se tenoient le dimanche. Au surplus, nous laissâmes le peuple de Limoges dans des dispositions telles, que, si *Vergniaud* & *Gorsas*, originaires de cette ville, eussent osé s'y présenter, l'indignation générale en eût fait justice.

Nous quittâmes Limoges dans la soirée du 12, pour nous rendre dans le département de l'Indre. Arrivés à Châteauroux le 13, nous reconnûmes bientôt que l'esprit public étoit à-peu-près le même qu'à Limoges, c'est-à-dire, excellent chez les sans-culottes, & fort douteux chez la plupart des administrateurs. La constitution devoit être présentée le lendemain à l'acceptation du peuple. Je me présentai le soir à une séance extraordinaire du club, qui me parut dans les meilleures dis-

positions. Le lendemain je vis les administrateurs en séance privée. A les entendre, je ne pouvois rien espérer dans le moment actuel : je leur dis que j'espérois beaucoup & que j'obtiendrois. Effectivement, dans la séance générale de l'après-midi, j'échauffai tellement les esprits, que j'obtins, comme à Limoges, un succès complet. J'indiquai les mêmes mesures, elles furent aussitôt consacrées, & le département de l'Indre nous fournira huit cents hommes tant de cavalerie que d'infanterie. J'ai écrit au comité de salut public pour qu'il envoye à Châteauroux six canons promis à cette ville depuis deux mois ; ce qui la mettra en état de monter une école d'artilleurs, très-précieuse dans les circonstances.

La constitution fut unanimement acceptée dans cette ville. Je m'étois présenté le matin à la section *de l'Egalité*, non comme législateur, mais comme membre du souverain, pour émettre mon vœu individuel sur cette production sublime. Je crus que, n'étant pas à la Convention nationale, je devois faire sentir au peuple combien je mettois d'importance à exercer le plus beau droit de l'homme libre. Les ci-devant & les riches bourgeois affectèrent de ne point paroître aux assemblées primaires. Sans doute cette classe d'hommes gangrenés roule encore dans sa tête quelques desseins sinistres. J'ai établi, pour les déjouer, un comité vigoureux de salut public, qui les écrasera dès qu'ils oseront lever la tête ou tramer des complots ; car il faut enfin que la souveraineté du peuple foudroye tout insecte assez audacieux pour la méconnoître.

La séance du club fut majestueuse : j'y fus escorté, en sortant de la séance administrative, par une multitude immense, qui bénissoit les intrépides montagnards, sauveurs de la République. L'évêque sexagénaire de ce département, révéré du peuple par ses vertus civiques

& morales, avoit depuis quelques mois publié un mandement indiſcret contre la loi qui règle l'état civil des citoyens ; il avoit depuis exhorté ſes ouailles d'y obéir, mais on trouvoit ſa rétractation inſuffiſante, & ſon traitement étoit ſuſpendu. Les patriotes profitèrent de la circonſtance de cette belle journée pour réhabiliter ce bon vieillard, qui le matin avoit accepté la conſtitution, en diſant qu'il n'avoit jamais connu d'ouvrage plus admirable : ils le firent venir au club, où je montai en chaire pour lui démontrer, d'après l'évangile & les apôtres, qu'il avoit enfreint la loi chrétienne en s'expoſant à réveiller le fanatiſme ſur une choſe purement civile, qui n'étoit pas du domaine de la religion ; qu'elle n'avoit de dogme invariable que ces deux maximes, *adore Dieu, & aime ton prochain comme toi-même ;* que toutes les autres inſtitutions, purement humaines, avoient varié dans tous les ſiècles, ſelon les paſſions & les circonſtances ; qu'au reſte, *la voix du peuple étoit celle de Dieu même*, & que quand ſes repréſentans avoient proclamé cette volonté ſuprême pour le bonheur ſocial, tout homme, prêtre, apôtre, évangéliſte ou pape, devoit s'y ſoumettre avec reſpect s'il vouloit être réellement chrétien. Je réuſſis à convaincre le pontife, qui rendit un hommage ſolemnel à ces grands principes ; au moyen de quoi, je convins avec l'adminiſtration qu'elle leveroit la ſuſpenſion de ſon traitement.

Je ne puis vous rendre avec quel enthouſiaſme les braves ſans-culottes de Châteauroux célébrèrent mon ſéjour en cette ville. Nous allions monter en voiture, à onze heures du ſoir, lorſqu'un cortége nombreux de dames patriotes, la plupart belles comme l'Amour, vinrent me complimenter d'une manière digne des beaux jours de Rome & de Sparte, & l'une d'elles, au nom de toutes, me ceindre la couronne civique. J'avoue

que toutes les facultés de mon ame reçurent en ce moment une ſecouſſe profonde. Un républicain couronné par le patriotiſme & les Graces ne peut tenir à un tel aſſaut lorſqu'il eſt imprévu ; je dis à ces charmantes citoyennes que leur image me ſuivroit à la Vendée & doubleroit mon courage pour braver les coups de canon.

Nous avons obtenu pour notre part environ huit mille hommes ; c'étoit un grand ſuccès à la veille de la récolte : nous euſſions réuni vingt mille hommes, s'il nous avoit été poſſible de procurer des fuſils; car on s'en eſt dépouillé par-tout pour armer les premiers bataillons, &, nos arſenaux n'ayant pu remplacer les ſacrifices de chaque département, on y éprouve une diſette abſolue, d'autant plus fâcheuſe dans les circonſtances, que ſi les brigands pouvoient accroître leurs invaſions, on ſe trouveroit hors d'état de leur réſiſter.

Si nos collègues ont auſſi bien réuſſi dans les trois diviſions qu'ils avoient à parcourir, nous aurons ſous un mois une nouvelle armée de vingt-cinq à trente mille hommes ſous les murs de Tours.

Les ſubſiſtances étoient par-tout un ſujet d'inquiétudes & d'alarmes ; la loi du *maximum*, qui eût été ſalutaire ſi on l'eût exécutée fidèlement, eſt devenue calamiteuſe par les meſures fauſſes de l'égoïſme ou de la malveillance. Dans pluſieurs départemens les adminiſtrateurs ont agi d'une manière loyale ; mais en cela même ils ont fait le malheur de leurs adminiſtrés, par la conduite peu délicate des départemens voiſins, qui, pour attirer chez eux l'abondance, ont fait leur taxe plus tard ou dans des proportions plus fortes : d'ailleurs on affectoit, dans certains endroits, de faire vendre aux marchés une foible portion des grains ſur le pied du *maximum* & d'abandonner le ſurplus aux agiotages de la cupidité. Toutes ces incohérences, qui ont rompu

tout équilibre, causèrent une fluctuation pernicieuse, la diſette dans pluſieurs endroits, & une cherté exceſſive au lieu d'une diminution dans le prix du pain. Le mal s'eſt accru dans une progreſſion effrayante, quand le ſyſtême odieux du fédéraliſme eut fait prendre à pluſieurs adminiſtrations la licence de lever elles-mêmes ou de ſuſpendre la loi du *maximum*, qui devoit être maintenue ou abrogée ſimultanément par une meſure générale. Ces actes de révolte contre l'autorité légitime avoient fait tant de mal en pluſieurs endroits de notre paſſage, qu'un pain noir & dégoûtant ſe vendoit juſqu'à 12 & 15 ſous la livre.

Nous eûmes plus d'un ſujet d'admirer la conſtance & la réſignation du peuple dans cet état de calamité publique. Malgré les inſinuations perverſes de l'ariſtocratie, la malignité de ſes efforts pour l'exciter à des excès, & le défaut d'inſtruction qui le livre à tous les piéges, il a eu la ſageſſe & la vertu d'endurer tranquillement cette détreſſe, béniſſant la main paternelle qu'on vouloit lui rendre odieuſe, & exécrant les hommes perfides qui s'interpoſoient pour le réduire au déſeſpoir.

Les ſociétés populaires mériteront la reconnoiſſance éternelle des philanthropes pour tout le bien qu'elles ont fait depuis la révolution ; sans elles l'abſence de tout moyen d'inſtruction eût fait ſuccomber le patriotiſme ſous les efforts de la ſcélérateſſe, & nous n'aurions plus en ce moment ni liberté, ni patrie. Ce ſont elles qui, armées d'un généreux courage & d'un caractère inflexible, ont fait évanouir par-tout les conſpirations tramées pour engloutir le peuple dans l'abyme, ont ſoutenu l'eſprit public, & préſervé la multitude, en l'éclairant, de tous les fléaux que la perfidie accumuloit autour d'elle. Je ne ſuis plus étonné que les côtés droits, les monarchiens, les feuillans, les briſſotins, les girondins, les

calottins, & tous les coquins poſſibles, ayent développé un acharnement ſi terrible contre les clubs.

Arrivés à Tours le 15, nous allions nous rendre à Blois pour terminer notre miſſion d'agitateurs civiques, lorsque des lettres de Nantes nous apprirent la révolte criminelle des adminiſtrateurs & du général Beyſſer, qui vouloient déshonorer & perdre le département de la Loire inférieure. Je propoſai à mon collègue de nous y rendre ſur-le-champ pour étouffer dès ſa naiſſance ce germe de déchirement dont les nobles, les anciens robins, financiers & négocians riches, pouvoient ſeuls être les promoteurs. Nous avions un caractère ſacré pour nous préſenter à Nantes avec avantage : le zèle & le ſuccès de nos efforts dans huit départemens pour établir à Tours une réſerve impoſante, qui permît de faire marcher toute l'armée contre les brigands, devoient nous faire bien accueillir des Nantais, ou les couvrir d'un opprobre éternel s'ils oſoient nous maltraiter. Au ſurplus, dis-je à mon collègue, le pis-aller de la cataſtrophe eſt la mort ; mais qu'eſt-ce que l'abſence de deux individus en comparaiſon du bien que nous pouvons faire ? Il condeſcendit à mes ſollicitations, pourvu qu'au moins un de nos coopérateurs ſe trouvât au rendez-vous central de Tours avant notre départ, afin de combiner notre marche avec eux, & que nos opérations de recrutement ne puſſent être ſuſpendues. Nous apprîmes le ſurlendemain que le peuple en maſſe avoit fait rentrer l'adminiſtration dans le devoir, qu'ils avoient rapporté leur proclamation infâme, & que la conſtitution étoit acceptée à Nantes. Cette heureuſe nouvelle nous permit d'attendre avec moins d'impatience la réunion de nos collègues.

Dans ces entrefaites, Biron, mandé à Paris par un décret de la Convention qui le deſtituoit du commandement de l'armée, deſcendit, en arrivant de Niort, à notre

auberge. Il me reconnut & m'entretint quelques minutes de l'intrigue qui avoit décidé ſon rappel, pour nommer à ſa place un imitateur du traître Wimpfen ; il me communiqua ſes plans de campagne, que Menou voulut faire exécuter après l'affaire de Flines, & dont les refus obſtinés de la Barollière causèrent la défaite de Vihiers. Je goûtai beaucoup les calculs ingénieux de Biron, & la franchiſe qu'il me démontra dans cet entretien. J'écrivis au comité de ſalut public, en lui ajoutant que Biron, dont les preuves de bravoure & d'intelligence étoient faites, pouvoit faire beaucoup de bien en revenant à ſon poſte, & que, s'il trahiſſoit ma confiance, je me chargeois de lui brûler la cervelle. Le comité, moins crédule que moi, lui a nommé définitivement un autre ſucceſſeur : certaines anecdotes qui me ſont parvenues depuis, me perſuadent qu'il a bien fait.

L'armée de Tours étoit en préſence de l'ennemi lorsque nous arrivâmes en cette ville. Tallien, Richard & Ruelle formoient à Angers la commiſſion centrale de ſurveillance, tandis que Bourbotte & Turreau marchoient à la tête de nos phalanges républicaines, & que Bourdon (de l'Oiſe) et Goupilleau diſpoſoient l'armée de Niort à un mouvement simultané. Nous fûmes étonnés en arrivant à Tours d'y trouver un grand état-major & une légion d'hommes à épaulettes ; je m'en fis expliquer le motif : on nous dit qu'un camp de réſerve aſſez conſidérable néceſſitoit leur exiſtence. Je voulus voir ce camp de réſerve : nous y trouvâmes douze à quinze cents hommes, la plupart non armés, dans le plus triſte état, n'ayant aucune notion de la tactique militaire. Je demandai ſi pluſieurs bataillons partis les jours précédens pour rejoindre l'armée étoient auſſi bien exercés que ces hommes ; on me répondit que oui : en ce cas, obſervai-je au général, on a donc envoyé contre les brigands un ridicule & vain ſimulacre de combattans,

qui n'ont pas la dixième partie de leurs forces, & qui lâcheront le pied au premier coup de fusil. Dans la pénurie d'armes où nous sommes, j'en vois des milliers qui tomberont au pouvoir de l'ennemi, & de braves gens, s'ils étoient formés à l'art militaire, qui vont se trouver entre la mort ou l'infamie. J'ignorois, en parlant ainsi au général de la réserve, qu'à l'heure même nous éprouvions à Vihiers une déroute ignominieuse & cruelle sous tous les rapports.

Quoi qu'il en soit, je ne voulus pas que les bataillons levés par nos soins pour marcher à la victoire fussent sous l'influence d'un régime aussi désastreux. On rencontroit des douzaines de chefs *imberbes*, dans les lieux publics; & pas un seul ne daignoit aller au camp pour y remplir ses devoirs. Un brave sans-culotte, le citoyen Ray, adjudant-général, nous fut désigné par la voix publique, comme un personnage dont le civisme & les talens pouvoient le mieux répondre à nos vues. Il avoit, en moins de quinze jours, organisé à Chinon une armée de 5 mille hommes dans la meilleure tenue; il vouloit écraser les brigands avec cette petite armée: mais on la lui avoit soustraite par degrés, & les généraux le laissoient sans emploi. Le témoignage unanime qui s'élevoit en sa faveur nous engagea de lui confier provisoirement la direction en chef de notre armée auxiliaire, pour la rendre redoutable à l'ennemi, avec promesse de lui faire obtenir un grade supérieur s'il réalisoit notre attente: jusqu'à ce jour il l'a complétement justifiée.

Le premier jour de notre station à Tours, l'heureuse nouvelle de la victoire de Martigné vint nous pénétrer d'alégresse; mais bientôt le deuil prit la place de ce sentiment, lorsque nous apprîmes la déroute fatale de Vihiers. Le 19 au soir je reçus dans mes bras mon collègue Bourbotte, dont le corps tout meurtri, le vi-

ſage enſanglanté, les vêtemens imprégnés d'une boue de ſueur & de pouſſière, l'ame briſée de douleur & de déſeſpoir, offroient le tableau fidèle de l'état affreux où la patrie ſe trouvoit alors. Ce brave homme, qui la veille avoit failli pluſieurs fois de perdre la vie, parce que ſon intrépidité le faiſoit voler aux poſtes les plus dangereux pour donner l'exemple aux ſoldats, eut encore ſon cheval tué ſous lui dans cette dernière action, lorſqu'il fut conduit ſeul au milieu des colonnes ennemies par un officier perfide de notre armée; il a fallu pluſieurs miracles pour le ſauver de la mort.

Cette trahiſon inſigne de l'officier n'eſt cependant qu'une foible partie de celles qui opérèrent nos déſaſtres. On ſait qu'après deux victoires ſucceſſives, notre armée, excepté ſeulement quelques bataillons intrépides, fut miſe dans une déroute auſſi complète que celle de Saumur. Il n'avoit pas été tiré quarante coups de fuſil à cette dernière action, lorſque, les officiers donnant l'exemple d'une infâme lâcheté, la confuſion, le déſordre, la fuite la plus honteuſe & la plus précipitée devant ſix à ſept mille brigands, leur aſſurèrent un triomphe complet, & qui redoubla leur préſomption audacieuſe.

Pluſieurs cauſes avoient préparé cette défaite humiliante, & je crois y découvrir un caractère évident de trahiſon. L'armée de Niort, qui devoit agir ſimultanément avec celle de Saumur, pour envelopper l'ennemi de toutes parts, ne fut ſeulement pas prévenue de ſa marche; elle ſe mit d'elle-même en mouvement, & avançoit à grandes journées vers la Loire quand elle apprit notre déroute, qui l'expoſoit à être maſſacrée ſi l'ennemi eût ſu profiter de ſes avantages. Heureuſement elle s'eſt repliée ſur Niort ſans coup férir; & cette ville eſt en meſure de recevoir vigoureuſement l'armée chrétienne, ſi elle oſe venir l'attaquer.

L'envoi des munitions avoit été dirigé avec tan d'ineptie ou de malice, que l'armée reſta vingt-quatr heures ſans avoir du pain.

Trois caiſſons de la République avoient pris feu a centre de l'armée, & y avoient cauſé un ravage ef froyable; il eſt difficile de croire que cette exploſio ſe ſoit opérée d'elle-même.

Dans l'affaire de Martigné, l'ennemi vaincu & e pleine déroute alloit être cerné de toutes parts, la Barollière eût voulu ſuivre le plan très-ſage d général Menou, qui étoit de ſe porter incontinent Saint-Lambert & de ſuite à Chollet : les deux armée anti-chrétiennes étoient coupées & détruites. L'évolu tion différente du général leur permit de faire leu jonction, & de prendre le lendemain une attitud impoſante.

L'anecdote qui m'a le plus frappé eſt celle de Fline Quand l'état-major des brigands alloit être tout entie en notre pouvoir; que Bourbotte, à la tête d'un corp de cavalerie appuyé d'un gros de l'armée, s'avançoi pour ſaiſir cet état-major qui n'avoit aucun moye d'échapper, un aide-de-camp de la Barollière ac courut ventre-à-terre, criant de toutes ſes forces *Citoyens, qu'allez-vous faire? arrêtez, le général vou l'ordonne.* Le moment étoit déciſif, la guerre eût ét finie : l'ordre impérieux du général ſauva les chef ennemis en nous arrachant la victoire.

C'eſt une choſe ſcandaleuſe & criante que la facilit avec laquelle on a empoiſonné nos légions d'officier ſans courage, de chefs ſans morale, ſans talens o ſans ame; c'eſt une véritable gangrène qu'il faudroi extirper d'une main vigoureuſe, mais que l'égoïſme laiſſera peut-être gagner juſqu'au cœur. L'intrigue eſ preſque auſſi puiſſante que ſous l'ancien régime; elle a porté aux premières places des hommes de boue qu

déshonorent la République. On rencontre par-tout de ces fanfarons à mouſtache qui vont tout ſabrer & finir la guerre, mais qui, au moment de tenir leurs belles promeſſes, ſe blotiſſent à l'arrière-garde ou décampent au grand galop ſans brûler une amorce, & donnent le ſignal de la déroute; d'autres qui joignent l'infamie & le brigandage à la lâcheté, en tolérant, en ordonnant ou commettant eux-mêmes des horreurs chez les citoyens paiſibles. Pluſieurs corps étoient ſans chefs au moment de l'action. Le brave Menou, qui eut jadis de grands torts, mais qui dans cette guerre les a expiés en républicain intrépide, voit le neuvième régiment de cavalerie ſans commandant à ſa tête, & prêt à plier devant l'ennemi; il s'y porte lui-même & enfonce les colonnes des brigands: mais, victime une ſeconde fois de ſa bravoure, il eſt renverſé par une grêle de balles, dont une lui perce l'épaule, & il eſt laiſſé pour mort ſur la place.

Cet accident étoit arrivé à la ſeconde action. Menou poſsède la confiance des ſoldats; ils n'eurent plus le même courage quand il ceſſa de combattre à leur tête; & ce fut encore une des cauſes de notre déroute à Vihiers.

Ici un tableau lugubre vient accabler l'homme ſenſible: nous avions perdu peu de monde avant la défection de l'armée; elle avoit fui preſque en totalité, ſans brûler une amorce, à un certain ſignal qui n'étoit point du tout naturel. La tactique des lâches & des traîtres avoit fait abandonner fuſils & canons pour courir plus vîte, dans le plus grand déſordre; mais tout cela eſt peu de choſe en comparaiſon des horreurs qui en ont été la ſuite. Je dois tirer le rideau ſur ce tiſſu d'infamies dont la deſcription trop pénible ne ſerviroit qu'à faire triompher nos ennemis: il ſuffit de dire que les officiers eux-mêmes encourageoient le brigan-

dage ; que l'un d'eux, ſaiſi avec un cheval & u
énorme ballot d'effets volés, au moment où il condui
ſoit ſa proie à Briſſac, demeura impuni, quoique Bour
botte eût conjuré la Barollière de le faire fuſiller, e
préſence de l'armée. Cet exemple de protection au
pillards produiſit l'effet le plus funeſte ; & pendan
quatre jours les plus grands excès furent commis dan
l'aſyle ſacré des citoyens. On accuſe un officier-géné-
ral d'avoir pouſſé l'impudeur juſqu'à partager avec une
centaine de ces brigands le fruit de leurs attentats.
C'eſt ainſi qu'au lieu d'inſpirer les vertus républicaines
aux défenſeurs de la patrie, leurs chefs leur tracent la
route du crime. Notre régénération ſera une vaine chi-
mère, tant que les hommes élevés au-deſſus du vulgaire
ne prêcheront pas l'exemple ; mais plus l'auſtérité ré-
publicaine devient eſſentielle, plus on ſemble multi-
plier les excès du luxe & de la dépravation. Une loi a
formellement interdit l'entrée des camps aux femmes ;
& les généraux, loin d'exécuter cette loi, la violent
d'une manière ſcandaleuſe. L'un d'eux, qui a ſauté des
tréteaux au grade d'officier ſupérieur, offroit encore au-
jourd'hui, 25 juillet, lorſque les ames républicaines doi-
vent être dans la conſternation, le ſpectacle inſolent de
quatre courtiſanes traînées dans un char faſtueux, & eſcor-
tées par cinquante huſſards pour obſerver la manœuvre du
camp. Peut-on ſoumettre le ſoldat à la diſcipline & à
l'habitude des privations quand on lui préſente de tels
tableaux ? L'homme vicieux s'en autoriſe, & le vieux
ſoldat en frémit d'indignation : chacun veut avoir ſes
aiſes, devient exigeant, raiſonneur & lâche ; on s'oc-
cupe plus d'obtenir une forte paye qu'à défendre la
patrie & remplir ſes ſermens. C'eſt une choſe bien bi-
zarre que les ſoldats royaliſtes ſe battent pour le deſ-
potiſme en véritables ſans-culottes, ſans gratifications
& ſans ſolde, avec un morceau de mauvais pain pour

oute nourriture, tandis que nous, pour la cauſe ſu-
lime de la liberté, faiſons une guerre d'eſclaves &
le Sybarites. Mais en tout c'eſt l'officier qui eſt cou-
able ; c'eſt lui qu'il faut punir avec une rigueur in-
lexible : car le ſoldat, imitateur des vices comme des
ertus, n'eſt coupable que du crime de ſes chefs. Au-
ourd'hui, par exemple, je voulois qu'on punît ſévère-
nent l'officier-général qui avoit affiché avec tant de
candale les mœurs d'un ſatrape ; ſans doute mes inſ-
ances ne ſeront pas vaines.

La guerre de la Vendée, ne finira point, tant qu'elle
limentera la cupidité d'hommes qui veulent la tirer en
ongueur pour gagner des millions ou conſerver des
raitemens exceſſifs, ou pêcher en eau trouble au
milieu du déſordre. Peu importe à cette claſſe de vam-
pires que le ſang coule & que la patrie ſouffre, pourvu
qu'ils nagent dans les voluptés : c'eſt préciſément par
ette raiſon qu'ils ont une ſi terrible peur du feu. Une
guerre de ſans-culottes, ſans chariots, ſans équipages,
ans états-majors, s'il eſt poſſible, & ſur tout ſans frip-
pons, eſt la ſeule qui puiſſe nous obtenir une victoire
érieuſe & déciſive ; car ce n'eſt ni l'avantage du nom-
ore, ni celui de la bravoure, qui cauſent nos échecs :
quand on s'eſt battu vigoureuſement, trois mille des
nôtres ont renverſé ou mis en pièces dix mille bri-
gands ; il en ſera de même quand on aura purgé
notre armée de tous les élémens vicieux qui la pa-
ralyſent.

Deux de mes collègues ſont enfin arrivés avec leurs
coopérateurs nantais. Les nouvelles reçues ce matin de
Nantes, 25 juillet, annoncent que les intrigans y
travaillent toujours l'eſprit public pour amener une
exploſion liberticide. Je pars demain pour cette ville
avec mon camarade Chaux : ni les menaces, ni les
baïonnettes, ne nous effraieront pas ; nous ſommes de

ces êtres qu'on peut tuer, mais qu'on n'arrête jama lorſqu'il s'agit de ſauver la patrie. Puiſſions-nous o tenir les mêmes ſuccès qu'au Mans, en faveur de liberté !

Nos collègues, députés de la Convention & de cité nantaiſe, ayant arrêté que le citoyen Chau & moi irions à Ancenis & à Nantes pour ſuivre n premiers efforts de ſalut public, nous partîmes d Tours le 26 juillet. Un incident aſſez bizarre nous re tint depuis onze heures du ſoir juſqu'à trois heures d matin au paſſage de Saumur. Les volontaires pariſiens qui étoient de garde au poſte de la Croix-Verte, pré tendirent que le paſſe-port de la Convention ne ſuffiſo pas pour autoriſer notre marche, & qu'il fall it de plu une permiſſion de la municipalité. Je fis ſentir com bien cette prétention étoit abſurde & incivique ; mai je prêchois dans le déſert, & le pouvoir des baïonnette nous obligea d'attendre que les municipaux, endorm à une demi-lieue de là, nous euſſent permis de vaquer nos devoirs. Je ſoupçonnai cette arreſtation de perfidie quand le général Ronſin, que nous avions vu d'abord & dont les formes deſpotiques me déplurent infiniment (1).

(1) Cet homme, qui prend le titre de général-miniſtre, oſa me dire, en préſence d'une cour nombreuſe d'épaulettiers qui environnoient ſon petit trône, que Ray, notre homme de confiance, organiſateur proviſoire de nos recrues départementales, ſeroit expulſé de ſon poſte, parce qu'il ne lui plaiſoit pas, & qu'il alloit même le faire mettre en priſon ; qu'il étoit convenu la veille, avec Choudieu, du plan de conduite que devoit tenir la commiſſion centrale ; que Ray vivoit avec une femme, & ne pouvoit pas convenir. Il me fit voir, au ſurplus, un chiffon anonyme & inſignifiant, qui reſſembloit beaucoup aux reproches du loup de la fable. Je répondis que vivre avec une femme n'étoit pas un ſujet de proſcription, quand lui, Ronſin, protégeoit des généraux de fraîche date, qui ſe veautroient avec dix ou douze comédiennes ; que je connoiſſois à Ray le défaut

vint me dire que les brigands venoient de nous vaincre auprès du Pont-de-Cé ; qu'ils s'avançoient sur Angers, & qu'il seroit téméraire à nous d'avancer le long de la levée, dont ils avoient probablement obstrué les issues. Cette nouvelle accablante m'inspira une résolution moins prudente que le conseil du général, mais plus salutaire. Je dis à mon collègue : Notre présence à Angers peut soustraire cette grande ville au péril dont elle est menacée ; il faut de l'audace dans les grandes occasions : en suivant la levée nous gagnons cinq heures, qui peuvent être décisives pour empêcher la ruine d'un département ; tentons cette entreprise, elle est digne de nous : le pistollier est que nous tombions au pouvoir des brigands ; mais voilà deux pistolets pour nous brûler la cervelle si nous ne pouvons échapper. Je donnai ordre au postillon d'aller en avant. Un adjudant du général Duhoux, qui se rendoit à Angers, ne voulut pas être moins brave que nous ; il s'offrit de nous servir d'éclaireur, avec deux gendarmes que le général Ronsin nous donna pour escorte. Les rapports devenoient plus effrayans à mesure que nous avancions ; mais nous passâmes à la barbe de l'ennemi, qui étoit à deux cents toises de nous. Angers étoit dans l'abattement & la consternation ; les boutiques étoient fermées, on parloit déja d'évacuer la ville : les fuyards, après la déroute, avoient répandu par-tout la terreur & le désespoir. Je me transportai à la séance des corps administratifs, dont l'auditoire étoit nombreux ; j'y prononçai un discours brûlant ; les circonstances me rendoient orateur : je remuai toutes les

---

plus capital de vouloir sérieusement finir la guerre ; & que si on se bornoit contre lui à ce seul grief, je maintiendrois ma nomination. M. Ronsin voulut prendre un très-haut ton, que je rabattis, & nous nous séparâmes fort mécontens l'un de l'autre.

ames, & parvins à les embraſer de cette chaleur intrépide qui brave le péril. J'obtins le même ſuccès au Champ de Mars : je fis faire par-tout le ſerment de nous enſevelir ſous les ruines de la ville plutôt que de la rendre. Les brigands qui s'en étoient approchés juſqu'à un mille de diſtance, furent effrayés de cette attitude vigoureuſe, & prirent le parti de ſe reployer ſur les ponts de Cé, dont ils coupèrent la première arche pour nous tenir en échec. Poſſeſſeurs du château qui, de la rive oppoſée, domine tous les bras de la Loire, ils pouvoient intercepter tous nos convois & choiſir le moment de ſurprendre la ville d'Angers; je voulus voir de près la mouſtache de ces barbares ; j'allai viſiter leur poſition, accompagné de mon camarade Chaux & de l'adjudant qui, depuis Saumur, avoit ſi bien juſtifié ma confiance; nous reçûmes, à la pointe du pont, pluſieurs bordées, dont une careſſa mon panache. De braves canonniers m'exhortèrent à expoſer moins le repréſentant du peuple. Non, mes camarades, leur répondis-je ; je veux partager vos dangers en première ligne. Et m'avançant juſques ſur la brèche, je leur fis entonner l'hymne des Marſeillais, qui fut chanté avec le plus vif enthouſiaſme. Des charpentiers que j'avois requis s'occupèrent incontinent de rétablir le pont : l'ardeur des guerriers étoit telle, que pluſieurs, ſans attendre l'achèvement du pont, ſe jettèrent à la nage, ou, avec de longues échelles, gagnèrent la rive ultérieure. Ce trait de bravoure eut bientôt entraîné pluſieurs compagnies, qui s'élancèrent ſur le château & en chaſsèrent les brigands. Ils les pourſuivirent enſuite juſques ſur les hauteurs d'Erigné, d'où nos avant-poſtes avoient été repouſſés deux jours auparavant, reprirent cette poſition avantageuſe, & harcelant l'ennemi juſqu'au village de Meurs, ils le mirent en pleine déroute. Pluſieurs de ces ſcélérats furent tués, notamment le prêtre ſacrilège qui leur avoit donné la

bénédiction

bénédiction avant le combat. Nous ne perdîmes pas un seul homme, deux seulement furent blessés : tant il est vrai que la fortune accompagne toujours les gens braves.

Avant d'aller au pont de Cé, j'avois envoyé une proclamation vigoureuse dans les communes voisines, pour adjurer les villageois de venir seconder nos efforts, d'arrêter & désarmer tous les fuyards, qui inspiroient le découragement par leurs rapports exagérés, & la consternation par leurs brigandages. Il nous arriva dès le jour même beaucoup de monde, & le lendemain c'étoit une procession continuelle : je pressai & visitai l'organisation de ces nouvelles forces. On m'avertit que nous devions être attaqués le 29 par dix mille hommes : je me portai aux avant-postes, pour échauffer de nouveau la bravoure de nos combattans. L'image de Décius s'offroit à ma pensée, elle embrasoit mon cœur ; j'eusse été téméraire si l'ennemi se fût présenté. Il ne parut point ; mais le général Desclozeaux, qui m'accompagnoit, me fit remarquer certains signaux éloignés qui préfageoient une attaque pour le lendemain. Cet avis retarda encore mon départ pour Nantes ; je voulois ne quitter nos frères d'Angers que quand il n'y auroit plus rien à craindre. Deux citoyens d'outre Loire me proposèrent de faire lever les communes voisines de Brissac, dont ils avoient la confiance, pour joindre leurs forces aux nôtres. Cette idée me parut excellente ; je les chargeai de faire tenir pour le lendemain, dès l'aurore, à une certaine position, les trois ou quatre mille hommes qu'ils nous faisoient espérer ; & me transportant moi-même, de grand matin, aux avant-postes où l'attaque devoit commencer, j'étois résolu de livrer bataille, si, toutes mes masses auxiliaires étant réunies, l'ennemi venoit à notre rencontre. Je l'attendis toute la journée, mangeant le pain de munition au bivouac, avec le général Desclozeaux & mon camarade Chaux, qui me suivoit par-tout ; mais per-

ſonne ne parut, & nous eûmes la certitude que les colonnes ennemies étoient diſſoutes pour faire la récolte. Ainſi, rien ne nous arrêtant plus, nous partîmes pour Nantes : mais auparavant je mis en activité pluſieurs meſures eſſentielles ;

1°. De mettre les remparts de la ville dans un état reſpectable, ſi quelqu'événement déſaſtreux permettoit aux brigands d'en approcher ;

2°. D'encourager puiſſamment l'inventeur d'une nouvelle eſpèce de boulets artificiels qui, par le ſeul effet de l'exploſion, brûlent pendant une demi-heure les matières combuſtibles qu'ils atteignent ;

3°. De déconcerter la malveillance du fourniſſeur de l'armée, qui, depuis un mois, tenoit ſtationnés ſur la rivière pluſieurs bateaux de munitions qu'il n'avoit pas voulu décharger, & qui ſembloient s'offrir à l'invaſion de l'ennemi, pendant qu'on répétoit par-tout des cris de famine.

4°. De faire punir promptement, avec rigueur & dans le lieu même, pour imprimer une leçon ſalutaire, les indignes ſoldats de la République qui, dans leur fuite, joignant la baſſeſſe & le crime à la lâcheté, avoient commis des violences odieuſes chez les citoyens paiſibles ;

5°. D'arrêter les dilapidations énormes qui ſe commettoient dans les fourniſſemens militaires. Un bataillon réduit à deux cents hommes coûtoit autant qu'un bataillon complet ; il n'y avoit ni états de revues, ni contrôle des compagnies ; chacun pêchoit en eau trouble à diſcrétion, & la République ſe ruinoit pour familiariſer ſes défenſeurs avec le vol & le brigandage. J'arrêtai, de concert avec les généraux, une forme ſévère de contrôle & de revue, dont l'exécution doit enchaîner la main des voleurs, & faire gagner pluſieurs millions à la République.

Arrivé à Ancenis, la nuit du 30 au 31 juillet, nous

y trouvâmes les citoyens Gillet & Cavaignac, qui nous firent paſſer la journée avec eux pour connoître un peu le local : c'étoit une tranſition frappante du mal au bien ; le camp & la garniſon d'Ancenis, quoique peu nombreux, faiſoient trembler l'ennemi par leur bravoure & leur excellente diſcipline. Meſſieurs les brigands nous ſaluèrent de quelques bordées pendant notre ſéjour dans cette ville ; mais on ſavoit bientôt réduire leur tonnerre au ſilence.

---

Mes opérations diplomatiques, révolutionnaires & militaires depuis le premier août, jour de mon arrivée à Nantes, formeront la troiſième partie de ce rapport ; elle ne ſera pas la moins intéreſſante. Je ne puis donner en ce moment que le réſumé très-ſuccint dont j'ai entretenu le comité de ſalut public, & dont il a ſanctionné pleinement les réſultats. Je pars à l'inſtant pour l'exécution des meſures qu'il autoriſe. Il lui a paru ſans inconvénient de publier, dès-à-préſent, mon extrait de rapport, qui a du moins l'avantage de faire connoître à la Convention nationale la cauſe de nos malheurs paſſés, & le terme très-prochain qu'ils doivent avoir ; le myſtère fait plus de mal que de bien dans une république ; d'ailleurs, j'ai pris toutes les meſures pour que les brigands ne connoiſſent notre ſecret qu'au moment où la foudre républicaine les aſſaillira de toutes parts.

*Rapport ſubſtanciel fait au comité de ſalut public, le 22 août 1793, l'an deuxième de la République une & indiviſible, par Philippeaux, député-commiſſaire dans les départemens du centre & de l'oueſt.*

CITOYENS COLLÈGUES,

Vos momens ſont précieux, je ne vous donnerai dans

celui-ci qu'un réſumé ſuccint du compte général que j'ai mis ſous vos yeux dans ma correſpondance.

La Convention nationale, par ſon décret du 24 juin, chargea quatre de ſes membres, Meaulle, Foucher, Eſnue-Lavallée & moi, de parcourir les départemens du centre & de l'oueſt pour lever des bataillons auxiliaires contre les brigands de la Vendée, de ſouſtraire à leurs efforts la ville de Nantes, & d'employer tous les moyens propres à finir cette guerre déſaſtreuſe : nous nous ſommes diviſés en quatre ſections, pour arriver plus vîte au but, en agiſſant tous à la fois dans pluſieurs contrées. J'ai eu pour ma part huit départemens du centre & du ſud-oueſt; j'y ai porté un cœur brûlant de patriotiſme. J'ai cru devoir joindre à ma miſſion principale celle d'éclairer le peuple ſur les caractères de la révolution du 2 juin, & ſur l'inſigne perfidie des apôtres du fédéraliſme : par-tout j'ai eu le bonheur de convaincre, de foudroyer les méchans qui vouloient déchirer leur patrie, & d'obtenir des forces. Notre rendez-vous général étoit à Tours, Eſnue-Lavallée & Meaulle ſont venus m'y joindre ; nous avions pris, pour l'organiſation de notre armée auxiliaire, des meſures efficaces que la commiſſion centrale n'a pas trouvées dignes de ſa protection, & qu'elle a rendues impuiſſantes. Mes collègues m'ont envoyé à Nantes, avec l'un des députés de cette ville, pour y relever l'eſprit public, qu'une trame liberticide avoit corrompu, & annoncer l'arrivée prochaine d'un renfort puiſſant contre les rebelles. J'ai eu le bonheur, lors de mon paſſage à Angers, de rendre quelques ſervices à mon pays; & dans le peu de jours que je fuis reſté à Nantes, j'euſſe conſommé ma double miſſion, ſi l'effet de mes promeſſes eût ſuivi de près l'eſpérance qu'elles avoient fait naître: mais, loin que les forces anciennes aient pu s'accroître, il a fallu les dégarnir pour protéger les côtes de Breſt, mena-

cées par une flotte anglaiſe, que notre armée navale doit combattre avant ſa jonction avec celle d'Eſpagne. J'ai fait ſentir aux Nantais que leur mouvement inſurrectionnel ouvroit ſous leurs pas un abîme de maux, en poignardant la République. Ils en conviennent aſſez généralement ; mais la défiance & l'inquiétude, naturelles à leur poſition, donnent une ſorte de crédit aux inſinuations ſacrilèges de quelques hommes qui perdront la ci-devant Bretagne ſi la vengeance des lois ne s'appeſantit ſur eux. Les Nantais ſe croient abandonnés, parce qu'ils n'ont que leur courage & 4,000 hommes pour ſe défendre contre 60,000 brigands dont la Loire ſeule les ſépare.

Citoyens ! vos vues ſont pures & bienfaiſantes, mais elles ne ſont point exécutées : la guerre de la Vendée n'eût pas pris un caractère giganteſque & alarmant, ſi ceux qui devoient ſervir la patrie euſſent eu moins de rapacité & plus de vertus civiques. J'ai tout obſervé d'un œil attentif, avec la ſeule paſſion du ſalut commun ; je vous dois le tribut de mes recherches ſans ménagement & ſans foibleſſe ; un républicain ne doit en avoir pour perſonne.

Vous avez deux armées en préſence des brigands: celle des côtes de Breſt, & celle des côtes de la Rochelle. — La première, peu nombreuſe, n'a jamais été battue que par vingt contre un ; elle fait trembler l'ennemi par ſon courage, ſa bonne diſcipline, & ſes vertus républicaines : mais, ayant tous les jours 48 poſtes à défendre, elle ne peut haſarder l'offenſive ſans compromettre le ſalut public, & l'ennemi s'en autoriſe pour infeſter les rives gauches de la Loire ſur plus de vingt lieues d'étendue. Si l'armée de Nantes eût eu moitié ſeulement de celle de Tours, que 6,000 brigands ont

miſe en déroute, la guerre ſeroit finie il y a long-temps : mais cela contrarioit trop les calculs infâmes de certaines gens qui ont fait de cette guerre une mine d'or pour eux & pour leurs amis ; l'expérience de nos déſaſtres ne les corrige point ; & jai plus d'une raiſon de croire que l'armée même de Mayence eſt deſtinée à ſe diſſoudre comme les autres dans la fange des vices, ſi vous ne ſanctionnez pas les vues que je vais vous propoſer au nom de mes collègues de l'oueſt.

L'armée des côtes de la Rochelle ſe partage naturellement en deux ſections. L'une, qui occupe la ligne depuis Saint-Maixent juſqu'aux Sables, eſt généralement bonne ; la diviſion de Tunc vient de le prouver par la victoire de Luçon. Hé bien ! Tunc eſt enviſagé par l'état major-général comme un ariſtocrate ; Boulard, qui a toujours battu les rebelles avec très-peu de forces, eſt accablé de dégoûts & de vexations ; trois fois déja le prêt de ſon armée a manqué pour la ſoulever contre lui ; on veut le réduire à donner ſa démiſſion pour mettre à ſa place un ſujet plus docile aux calculs de nos grands ſpéculateurs, qui veulent de petits ſuccès pour maſquer de grands déſaſtres & perpétuer une guerre qui fait gagner des millions.

Pendant que Tunc triomphoit à Luçon, Ray, qui commande à Chinon, eſt inſtruit, par des émiſſaires fidèles, que Chollet étoit pleinement évacué par les brigands, & que 3000 de nos frères, priſonniers dans cette ville, n'y étoient plus gardés que par les bourgeois : l'occaſion étoit unique, il s'empreſſe de la ſaiſir en faiſant marcher 1300 hommes ſur Thouars pour y attendre les ordres du général en chef avant de paſſer outre ; mais un ordre impérieux de rétrograder paralyſe ſon mouvement ſalutaire.

Je ne vous dirai rien de la manière dont mes efforts

de ſalut public ont été accueillis à Saumur, on m'y a preſque fait un crime d'avoir concouru de tout mon être à la repriſe des ponts de Cé.

La ſeconde ſection de l'armée des côtes de la Rochelle eſt cantonnée, partie à Tours, partie à Chinon, & le ſurplus tant à Angers qu'à Saumur ; elle étoit de 25,000 mille hommes effectifs lors de l'affaire de Martigné : mais on n'avoit prévenu de ſa marche, ni l'armée de Nantes, ni celle de Niort, ni celle des Sables, pour faire des diverſions précieuſes au moment de l'attaque, de ſorte que l'ennemi put raſſembler tous ſes moyens contre l'armée de Tours, qui alloit prendre le taureau par les cornes. Je jette un voile ſur tout ce qui s'eſt paſſé depuis la déroute. Les brigands n'ont pas commis plus d'atrocités contre les citoyens paiſibles que nos propres ſoldats : l'habitant des campagnes a pu douter qui des uns ou des autres étoient les plus barbares. Il y a eu quelques légères punitions, mais le glaive devoit frapper plus particulièrement les chefs qui avoient encouragé les pillages & partagé leurs exécrables produits. On peut reprocher à celui de nos collègues qui gouverne la commiſſion centrale, d'avoir fermé les yeux ſur toutes ces horreurs & protégé les chefs infâmes qui donnent à notre armée tous les exemples de dépravation (1).

---

(1) Lorſque Fabrefond, par exemple, eſt généralement accuſé d'avoir eu pour ſa part le pillage de cent huſſards, & que l'indignation publique dénonce aux commiſſaires nationaux l'acquiſition récente d'une terre de 100,000 livres pour ſervir de lieu de plaiſance à ſix courtiſanes dont il ſe fait ſuivre dans ſes expéditions militaires, ces horreurs valoient au moins la peine d'être déférées à un tribunal. J'ai demandé avec chaleur que l'échafaud en procurât la prompte expiation. Elles n'ont obtenu, pour ainſi dire, que des couronnes civiques. Je dois obſerver que Bourbotte gémit, comme moi, d'une indulgence auſſi ſcandaleuſe pour des hommes qui déshonorent la République & ruinent ſes finances en la fai-

Il eſt réſulté de cette foibleſſe inconcevable, qu'une armée de vingt-cinq mille hommes s'eſt fondue par degrés juſqu'à huit ou dix, après avoir été l'effroi des départemens voiſins au lieu d'être pour eux une force protectrice; que ce débris d'armée coûte plus à l'état qu'une de deux cent mille hommes, par les dilapidations effrénées qui s'y renouvellent chaque jour d'une manière inouie; qu'elle offre tous les élémens d'anarchie & de diſſolution, & qu'il eſt preſque devenu impoſſible d'en faire une armée républicaine, tant il s'y trouve d'hommes corrompus à côté du petit nombre de citoyens purs que l'honneur & l'amour de la patrie enchaînent à leurs poſtes.

C'eſt cependant au ſein de ce marais fangeux qu'on voudroit conduire l'armée de Mayence; elle s'y perdroit infailliblement, & les dangers publics n'auroient plus de terme. Nous avons, citoyens, un autre plan à vous propoſer; ſi meſſieurs de Saumur ne l'approuvent pas, il aura du moins l'aſſentiment de tous les citoyens qui veulent ſauver leur patrie : c'eſt de faire deſcendre à Nantes l'armée de Mayence. Qu'elle combine ſes efforts avec la brave armée des Côtes de Breſt, qu'elle débute par la priſe du port Saint-Père & de Machecoul; ſa

---

ſant maudire. On trouve plus commode de faire cenſurer des adminiſtrations *patriotes & ſurveillantes*, que d'avouer ſes torts & d'encourir le reſſentiment des frippons. Un de ces faits atroces qui déchirent l'ame, m'a été dénoncé à Angers. Un villageois patriote, dont la fille avoit été violée, l'épouſe maſſacrée, les armoires enfoncées & volées, va dénoncer toutes ces abominations au général-miniſtre Ronſin. Retirez-vous, lui dit le ſatrape; vous ne pouvez être qu'un ariſtocrate : ſi vous oſez encore parler, je vais vous faire mettre au cachot. Il faut quelque courage pour dénoncer de tels crimes; mais rien ne m'effraye quand je remplis mon devoir & que je puis défier tous les cenſeurs poſſibles d'attaquer ma délicateſſe.

jonction eſt enſuite aſſurée avec l'armée des Sables, & toute communication avec la mer eſt interdite aux brigands : c'eſt l'article le plus eſſentiel dans un moment où des flottes ennemies rodent le long de nos côtes pour effectuer une deſcente, & porter la déſolation dans nos départemens de l'intérieur. On peut incontinent écraſer les rebelles ſur tous les points avec le fer & la flamme, ſans craindre qu'on vienne les ſecourir. L'armée de Tours & de Saumur formera un corps de réſerve pour protéger les rives ſupérieures de la Loire de toute irruption ; elle fera beaucoup en ne faiſant pas de mal. Je puis répondre ſur ma tête, qu'en ſuivant cette méthode, la guerre ne durera pas un mois ; la navigation de la Loire ſera rétablie, & avec elle l'abondance, au lieu des ſignes de détreſſe qui nous déſolent. Les objets de première néceſſité dont manque Paris, remonteront la Loire pour déjouer les accaparemens. La fameuſe fonderie d'Indret, d'où nous tirons toutes nos bouches à feu, ne ſera plus menacée comme elle l'eſt depuis deux mois. Quelques contrées du Morbihan & des côtes du Nord, qui veulent combiner une grande exploſion avec la Vendée, ſeront réduites au ſilence ; tous nos établiſſemens maritimes de l'oueſt partageroient le ſort de Nantes ; ils ſeront ſauvés avec cette ville. Vous aurez en quinze jours terminé une guerre qui, plus d'une fois, a fait frémir la République, & ce triomphe impoſant vous procurera plus de ſoixante mille hommes diſponibles pour ſecourir les autres points de la République qui pourroient être menacés. Tous ces avantages ſont aſſez puiſſans pour entraîner l'approbation du comité de ſalut public ; ſans cette approbation formelle, nous tomberions dans un nouveau chaos. Le mouvement des armées ſeroit ſoumis à cinquante volontés divergentes ; il faut qu'une puiſſance centrale & tutélaire le règle.

Je viens de cent lieues ſolliciter cette déciſion importante : vous la devez, citoyens, au ſalut de votre pays ; parlez, & ſur-le-champ je vole à la victoire, qui déſormais eſt infaillible.

*Signé*, PHILIPPEAUX.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

466